Document généré le 16 avr. 2024 04:57

ETC

Des énoncés contradictoires

Laurel Woodcock, *The Stigma of Words et Fissures de la langue*, La Chambre blanche, Québec. Du 4 au 26 février 1995

Sylvain Campeau

Numéro 31, septembre–octobre–novembre 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35808ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Campeau, S. (1995). Compte rendu de [Des énoncés contradictoires / Laurel Woodcock, *The Stigma of Words et Fissures de la langue*, La Chambre blanche, Québec. Du 4 au 26 février 1995]. *ETC*, (31), 28–29.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

QUÉBEC
DES ÉNONCÉS CONTRADICTOIRES

Laurel Woodcock, *The Stigma of Words* et *Fissures de la langue*, La Chambre blanche, Québec. Du 4 au 26 février 1995

PHOTO : CHERYL BELLOWS

Laurel Woodcock, *Fissure de la langue*, 1995.

Ce que l'on met entre guillemets prend un sens plus pointu, ressort du peloton des mots, s'affirme comme autre que ce qui est attendu. Ou bien encore lorsque c'est à une phrase complète, plus encore qu'à une expression, qu'est dévolue cette attention spéciale, cela vient dire que l'on s'attribue ou que l'on reproduit les paroles de quelqu'un d'autre. En un mot (charmante formule ici !), c'est le sens propre qui se trouve mué en quelque autre version de lui-même par le biais de ce signe presque cabalistique.

Il en va un peu de même pour l'installation. Elle aussi, on le sait, cite les genres. Photo, peinture, sculpture, vidéo, en elle, échappent aux contingences du genre. Ou plutôt apparaissent-ils comme clairement soumis, encarcanés par celles-ci. C'est, dirait-on, l'espace de leur définition qui s'ouvre pour devenir lui-même objet soumis à la force éclairante, démasquante, desquamante, d'une action esthétique qui se dévoile en elle.

Est-ce assez dire que l'installation est une force troublante qui ne représente jamais sans accuser le doute d'une essence constitutive de la peinture, de la photo ou, du moins, de l'art ? S'il fut un temps où cette façon de faire « de l'art » était très méta-discursive, ou méta-ce que vous voulez !, il en va autrement aujourd'hui. Il est possible d'aller à revers de cet effet.

Les installations *The Stigma of Words* et *Fissures de la langue* sont de celles-là. En elles, la photo traque, trace elle-même des empreintes. Cette problématique de l'inscription rappelle quelque peu celle de Geneviève Cadieux, chez qui la peau apparaît comme une membrane réceptrice de signes, un moiré où des inscriptions viennent affleurer. Toutefois, chez cette dernière, on sent le travail de cette métaphore de la surface; alors que c'est très clairement l'inscription du sens qui intéresse Laurel Woodcock, dans une métaphore qui intervertit à souhait ses phores : surface du corps et corps de la surface. La langue, aussi, le cité des mots comme l'organe du parlé, sont au centre de ses préoccupations.

On se souviendra, à cet égard, de cette pièce, présentée à la Galerie B-312 à Montréal, en automne dernier. À droite de l'étroite galerie où on avançait, les signes de citation d'*Interval* se profilaient. À gauche, c'était de gigantesques sculptures en suspension contre le mur. À droite, c'était l'image de deux mains, occupant les extrêmes de la photo, qui « citaient » elles aussi, encadrant l'espace vide entre elles, peut-être du désir de dire que ceci est à entendre au sens second et non au sens littéral. Mais quel ceci ? Rien n'occupait cet espace sur l'image et la seule présence que je puisse y percevoir, entre ces 4 guillemets qui découpent le périmètre de la galerie, est la mienne.

À Québec, à La Chambre blanche, Laurel Woodcock

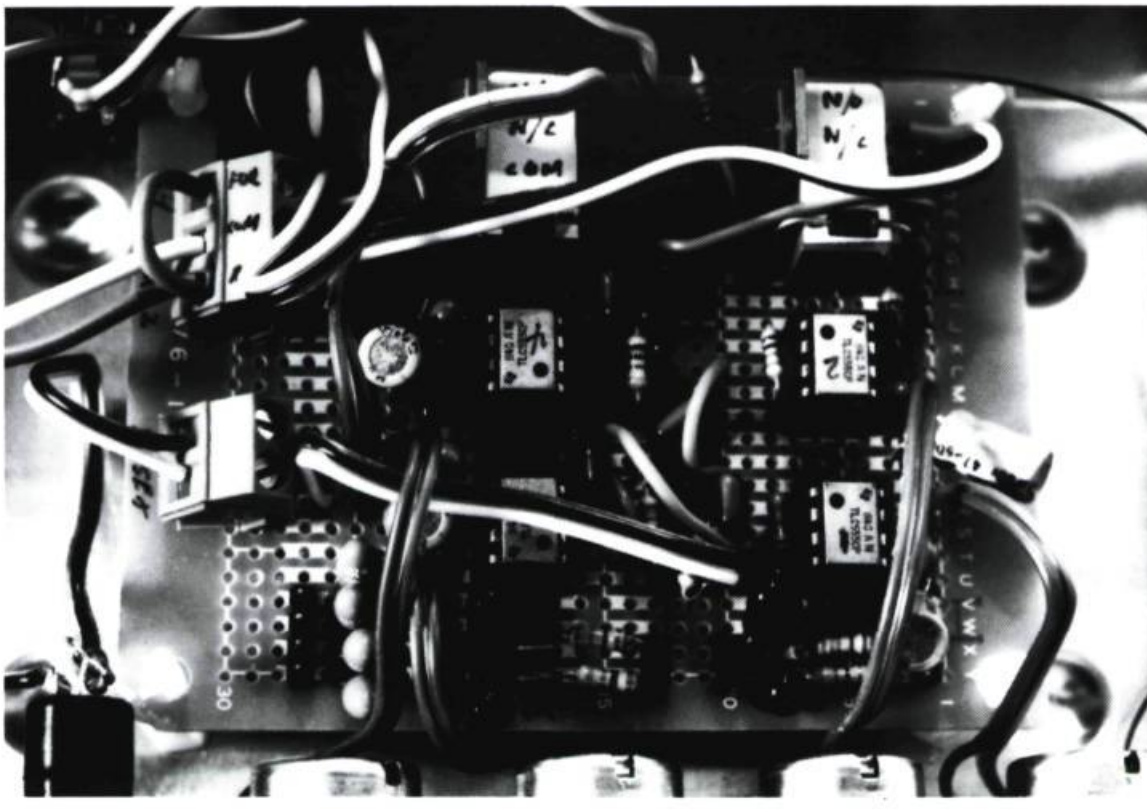

PHOTO : CHERYL BELLOWS

Laurel Woodcock, *Fissure de la langue*, 1995.

présente *The Stigma of Words*. Cette pièce se compose de 4 mini haut-parleurs, qui sont suspendus à hauteur d'oreille avec suffisamment d'espace entre eux pour qu'il devienne impossible de tout écouter en même temps. Ce n'est que l'oreille collée à chacun d'eux que l'on entend des énoncés contradictoires, la version anglaise divergeant de la française, les uns disant « Tu as toujours pensé être susceptible. (*I always thought you were thin skinned.*) » ou « Les mots me caressent. Ils sont indélébiles. (*Your words caress me. They are indelible.*) », les autres : « Tu as toujours pensé être sensible. (*I always thought you were thick skinned.*) », « Les mots me blessent. Ils sont indélébiles. (*Your words wound me. They are indelible.*) ». Entre ces haut-parleurs, on peut poursuivre notre chemin jusqu'à atteindre un moniteur-vidéo de 3,3 pouces, qui reprend l'image d'une opération de tatouage inscrivant une marque dans la peau. Tout nous conduit ici à croire que l'on pénètre dans le lieu d'une parole autre, d'une parole qui ne peut se réduire à un usage purement dénotatif. Elle s'offre plutôt hors contexte et ne peut que se donner comme signe, pure connotation d'elle-même, se dévoilant hors de toute présence, de tout événement l'autorisant. La version anglaise du titre et des phrases murmurées, plus que la française, dit cette inscription, cette marque du mot profond (le tatou), jusqu'à la blessure ou la cicatrice. Le spectateur se trouve ici maintenu dans l'intervalle entre la présence du mot, crevant le silence comme une agression, et une signification ponctuelle à laquelle cette assertion ne peut être ramenée sans construire sa propre fiction événementielle, son propre narratif.

Cette absence de commune mesure entre 2 langues trahit l'absence de commune mesure entre le mot et la chose. Nous revoilà plongés dans l'intervalle, suspendus dans l'entre-deux-sens. Un petit jour, entre le mot et la chose, existe, dont les installations que nous venons de décrire est peut-être l'épiphanie, une sorte de révélation immédiate du monde donnée par ce que le mot ne sait plus dire. L'insuffisance de la signification, l'aporie du processus par lequel le monde nous est connu, nous reconduisent peut-être au monde, révélé dans toute son insuffisance et la nôtre.

Cela apparaît d'autant plus pertinent que l'essentiel de l'installation *Fissures de la langue*, dans une pièce de la galerie spécialement aménagée pour elle, donne dans la localisation, la situation, le site et le cité. Sur le mur, une image est projetée pendant cinq secondes puis devient par la suite de plus en plus floue. C'est la photo d'une langue, ou bien tirée ou peut-être bien donnée au chat, immense et apparemment rugueuse comme l'animal en question. Dans sa rondeur presque planétaire, sur sa patine, il apparaît quantités de crevasses et sillons qu'on croirait gravés ici par l'usage répété des mots. Sur une table qui lui fait face, sous une maigre ampoule, une carte géographique réitère une topographie semblable, dessins controuvés de failles, d'excavations et de fissures. La langue est un territoire et celui-ci est pur discours.

L'installation devient une perte de sens commun, un étourdissement signifiant, un brouillage des sens. Voilà qui dit bien qu'il n'est pas de mots qui ne sachent fixer le sens et que la carte est si peu le territoire mais tellement la seule manifestation qui nous en soit accessible que, sans elle, le monde est un trop plein qui nous noierait.

Voyage dans le monde des choses sans nom, dans le nom des choses sans titre, dans cet entre-deux où le lien entre le nom et la chose devient flou, irrationnel, provisionnel et accidentel, The *Stigma of Words & Fissures de la langue* soumettent le spectateur, par ces références à l'inscription dans la peau et à l'orientation signifiante d'horizons devenus ceux du seul signe, à une cardinalité signifiante, à un ordre des choses si latent et si subtil qu'il se grave partout. Donnant la surface pour la surface, réfutant la duplicité du sens et des représentations en les redoublant et en les fragilisant du coup, les œuvres de Laurel Woodcock refont un travail du sens en le drapant d'une virginité reconquise par le faux, le simulacre cité et le contraint.

SYLVAIN CAMPEAU